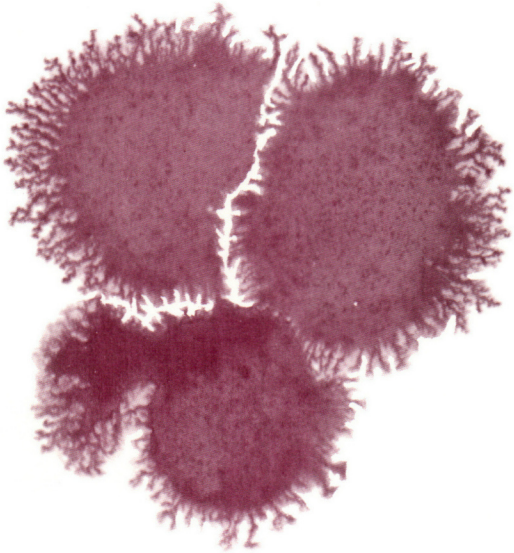
Les Mères



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 45 PRINTEMPS 1992

Gallimard

Extrait de la publication

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTION
J.-B. Pontalis

RÉDACTION
François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ
Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 49-54-42-00.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté..... 375 F
Étranger..... 405 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Les Mères

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 45, printemps 1992

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1992.*

TABLE

Argument		5
Edmundo Gómez Mango	*La place des Mères*	7
Serge Boimare	*L'indivisible*	17
Hélène Parat-Torrieri	*L'impossible partage*	23
Jean Clair	*Une volée de bois mort*	49
Geneviève Brisac	*Pierres noires*	59
Dominique Clerc Maugendre	*La reviviscence*	63
Danièle Saint-Bois	*La mort c'est M.*	71
Jean Cournut	*Elles ne se lâchent plus*	77
Adam Phillips	*Jouer les mères*	85
Michel Gribinski	*La chanson de Libussa*	93
Paul-Laurent Assoun	*Voyage au pays des Mères*	109
Henri Normand	*Des Mères à la mère : naissance d'une topique*	131
Monique Bydlowski	*Les infertiles*	143
Nicole Loraux	*Pourquoi les mères grecques imitent, à ce qu'on dit, la terre*	161
Philippe Borgeaud	*Comment lui trouver un nom ?*	173
Laurence Kahn	*Les immortelles*	195
Charles Malamoud	*Parole, mère plurielle*	199
François Flahault	*Les liens maternels dans les contes de tradition orale*	217
Entretien avec Christian Chomienne juge des enfants	*La tempête*	235

VARIA

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ARGUMENT

1. Les Mères, au pluriel, d'abord pour qu'il soit ici question d'autre chose que de la maternité, du maternel, du maternage, ou encore de la quelque peu rebattue « relation mère-enfant », comme si ce qui se transmettait entre une mère et une fille – où l'on peut voir la matrice de l'inflexible passion – était de même nature que ce qui s'échange entre une mère et un fils – où l'on peut situer l'origine des incertitudes de l'amour.

Les Mères, au pluriel, pour ne pas nous engager hâtivement dans une galerie de portraits types : mère castratrice, dévorante, intrusive, bonne ou mauvaise, ou « good enough ».

Les Mères, au pluriel, pour en fin de compte approcher ce qui fait la singularité de ma *mère, irremplaçable, même par substitut.*

2. Les Mères, au pluriel, prennent une majuscule qui en accentue la toute-puissance, nous livre à elles : les Mères font peur. À l'inverse, la majuscule honore le *Père et l'éloigne, c'est-à-dire en protège.*

3. Une mère, en fait la mienne, est un personnage sinon de roman, du moins de mon roman. Tandis que les Mères appartiennent au mythe ou à la tragédie. Elles ont quelque chose d'antique ou quelque chose qu'on attribue volontiers à l'antique, en les plaçant aux *origines plus même qu'à l'origine. Les Mères, figuration de l'archaïque ?*

4. Dans une lettre souvent citée à Stefan Zweig, Freud, alors qu'il évoque la fuite panique de Breuer devant Anna O. (« C'est l'enfant que j'ai du Dr Breuer qui arrive ») se réfère allusivement à un passage du Second Faust : *« Il avait à ce moment-là en main la clé qui lui aurait ouvert la voie vers les Mères mais il la laissa tomber. » Passage, il faut l'avouer, aussi obscur que ce qu'il désigne. Et Faust, frémissant, répond : « Les Mères ! Cela me frappe toujours comme un coup » (ou un*

Extrait de la publication

éclair, ou une commotion électrique, selon les traducteurs). « Quel est ce mot que je ne puis entendre ? »

Les Mères seraient-elles sans nom ou l'innommable ?

5. Une mère est une femme, qu'on le veuille ou non! (Bien des psychanalystes, tout occupés par la « mère soignante » en viennent à oublier la mère-femme excitante.) Les Mères ne seraient-elles pas des femmes ? Sont-elles sans hommes et sans père ? Une société matriarcale a-t-elle jamais existé ? Si c'est une fiction, récusée par les anthropologues, à quoi nous sert-elle dans notre imaginaire ?

6. Les Déesses Mères (souvent figurées en groupe) et Cybèle, la mère des dieux. Question : est-ce devant l'ordre ou la violence désordonnée et la puissance des Mères que la *mère (la mienne) risque de disparaître, de m'oublier ? Les Mères auraient-elles pouvoir de vie ou de mort sur la mère ?*

7. Les Mères certissimae, gloriosae, dolorosae : *ces proches étrangères, indubitables, désirantes, jouissantes et qui toujours paraissent porter le deuil (de qui ? de quoi ?).*

8. En deçà de la mater nuda *de Freud et d'Œdipe, loin des traits rassurants de la « mère ordinaire » de Winnicott, avançons-nous vers les Mères extraordinaires, ne laissons pas tomber la clé!*

N.R.P.

Edmundo Gómez Mango

LA PLACE DES MÈRES

« Quelle inquiétante étrangeté, quand les mères chancellent, seules à se tenir entre nous et la rédemption! »
Sigmund Freud, lettre à Fliess [1]

Habeas corpus

Un jeudi d'avril 1977, à cinq heures juste de l'après-midi : des femmes marchent au centre de la place de Mai, à Buenos Aires. Elles sont quatorze mères de « disparus ». Deux par deux, lentement, alors que le carillon voisin n'a pas encore cessé de sonner l'heure, elles commencent leur ronde autour de la Pyramide. Elles ont couvert leurs têtes avec des foulards blancs; quelques-unes ont accroché à leurs vestes un clou de charpentier, en souvenir du Christ. Elles ont très peur, mais elles sont décidées. En tournant, elles passent devant la « Maison Rose », la résidence présidentielle où siège la junte militaire qui détient le pouvoir, devant le *Cabildo,* l'Hôtel de Ville, habité à l'époque coloniale par les autorités espagnoles. Les passants, très nombreux à cette heure, s'étonnent : certains s'approchent, posent des questions et s'en vont, vite; d'autres regardent de loin. C'est le temps sombre de la dictature : aucune manifestation publique n'est autorisée, et encore moins sur cette place, un des lieux les plus surveillés de la ville. Les voitures de police ne tardent pas à se rapprocher. Un officier et un agent se précipitent sur elles, ils ordonnent leur immédiate dispersion. Les quatorze mères se tiennent ensemble, protestent, demandent à être reçues par le Président de la junte, elles exigent des nouvelles, des informations sur leurs enfants disparus. L'officier, surpris, retourne à la voiture pour recevoir des ordres, et les mères recommencent leur ronde autour

1. J.-B. Pontalis signale que c'est ici qu'apparaît, pour la première fois, sous la plume de Freud, l'*Unheimlich,* l'inquiétante étrangeté, in *Entre le rêve et la douleur,* Paris, Gallimard, 1977, p. 246.

Extrait de la publication

de la Pyramide, le monument central de la place de Mai. À cinq heures trente, elles décident de s'arrêter, pour revenir plus nombreuses le jeudi suivant [1].

On connaît la suite. Les rondes des mères deviennent un rite. Les journalistes étrangers, qui ne manquent pas ce rendez-vous, les font connaître dans le monde entier. Elles sont persécutées : en octobre 1977, trois cents mères sont arrêtées; quelques mois plus tard, neuf membres de ce qui était devenu une association « disparaissent » (parmi elles, deux religieuses françaises). On apprendra plus tard que ces disparitions avaient été organisées par un capitaine tristement célèbre, qui s'était infiltré dans le groupe des mères sous le pseudonyme de Gustavo Niño (Enfant).

Libres de toute attache politique ou syndicale, les mères instaurent une nouvelle forme de résistance et de solidarité : malgré le silence des médias locaux, malgré les pressions multiples dont elles sont victimes, elles persistent et parviennent à se faire connaître. En 1978, quand la coupe du monde de football a lieu en Argentine, elles redoublent d'activité. Deux mille femmes, avec des foulards blancs où elles ont brodé les prénoms des disparus [2], avec des masques, des photos et des pancartes, attendent une immense manifestation des supporters, enthousiasmés par un triomphe sportif récent, et qui crient un slogan répandu par la dictature : « Nous autres Argentins, nous sommes droits et humains! » Nombreux sont ceux qui, en cette occasion, les découvrent. En 1979, le pouvoir militaire leur interdit l'accès à la place de Mai. Mais elles reviennent en 1980 : maintenant, elles se sont multipliées, et leurs rondes donnent lieu à des rassemblements de deux à quatre mille personnes.

Elles voyagent, elles se déplacent par le monde entier. Elles participent à des réunions juridiques internationales, elles visitent les parlements et les gouvernements des pays étrangers; elles font connaître, partout, l'ampleur de la sombre tragédie de la disparition. En 1986, à Amsterdam, on inaugure une place des « Mères folles de la place de Mai ».

Elles s'étaient connues dans les bureaux du ministère de l'Intérieur où elles devaient faire les démarches administratives pour enregistrer la disparition de leurs proches, ou obtenir le recours de l'*habeas corpus* (« que tu aies le corps », et sous-entendu, *ad subjiciendum,* pour le produire devant la cour); il s'agissait bien de cela, pour les parents des détenus-disparus : « avoir » les corps, « produire » devant la justice les corps des victimes.

Elles se rencontraient souvent dans un café qui s'appelait *Los angelitos* (Les petits anges). Dans certaines régions de la campagne de l'Argentine et de l'Uruguay,

1. Cette première apparition des Mères est racontée par J.-P. Bousquet, *Les Folles de la place de Mai,* Paris, Stock, 1982.

2. Foulard se dit en espagnol *pañuelo,* vocable phonétiquement proche de *pañal,* lange.

Extrait de la publication

le petit ange c'est l'enfant mort. On le met dans une boîte en carton, souvent un ancien récipient d'épices ou de pâtes; on le couvre avec un foulard blanc et des fleurs, on lui met à la ceinture un ruban bleu qui tombe jusqu'au sol; quand quelqu'un exprime un vœu, pour que le petit ange l'emporte avec lui dans l'au-delà, il fait au ruban un nœud très serré. Le parrain du petit mort met sur ses yeux deux monnaies d'or... Pendant la veillée funéraire, les voisins, les amis, les parents font la fête, ils dansent et ils boivent jusqu'à l'aube; la mère ne doit pas pleurer : ses larmes mouilleraient les ailes du petit ange qui ne pourrait pas s'envoler au ciel [1].

Les « folles ». C'est l'« ennemi » qui a trouvé la désignation, qui les a ainsi nommées. « Des folles! C'est tout ce qu'ils trouvent à répondre. Ce sont des crapules! », disait Marta, en apprenant qu'un militaire les nommait ainsi. Elle ajouta : « Ils ont raison, après tout, il faut être folle pour les défier ouvertement, alors que tout le monde tremble devant eux. Il y a de quoi devenir folle lorsque pendant des mois on cherche en vain un être aimé en se heurtant sans cesse à l'indifférence ou à l'hostilité du monde qui vous entoure... Des folles..., les folles de la place de Mai... Voilà un joli nom de guerre. Allez, c'est adopté [2]... »

Comment comprendre la répercussion, le retentissement national et international provoqués par l'action de cette poignée de femmes, confrontées à la puissance écrasante de toute une armée, et d'un système répressif scientifique et techniquement préparé pour éliminer la moindre des dissidences? D'où venait leur force, leur inépuisable ressource? Elles touchèrent, sans doute, à quelque chose d'essentiel et de constitutif de l'imaginaire civique de la ville et de ses habitants; la présence, les gestes, les actes, les consignes des mères folles s'investirent, d'emblée, d'une étrange efficacité symbolique; elles ébranlèrent les sources et les commencements, les puissances mythiques et originaires de la cité. Elles questionnèrent les fondements de la communauté. Par leur courage de femmes et de mères, elles apportèrent un refus radical à la violence d'État, là précisément où celle-ci semblait remporter une victoire catastrophique. Elles dirent non à l'avilissement, régressif et bestial, du rapport des humains à la mort et à ses morts. Elles dirent non au dépérissement mortel de la langue, attaquée dans ses sources mêmes par le discours officiel des Officiers, par le jargon mensonger et stérilisant des chefs. Elles, femmes et mères, ne s'appuyant que sur leurs corps errants de mères et de femmes, rappelèrent, dans leur Folie, que la Raison mortifère des Chefs, des hommes en armes et uniforme, n'était plus une Loi. La mort et les morts, la langue et la loi, les principes et le destin : dans ce carrefour du travail de la représentation et de la culture, elles revendiquèrent, follement, l'« apparition en vie ».

1. F. Espinola, écrivain uruguayen, raconte cette cérémonie dans « El angelito », *Cuentos completos*, Montevideo, Arca, 1975, p. 55.
2. J.-P. Bousquet, *op. cit.*, p. 71.

La place et la fondation

Il semble qu'elles n'ont rien choisi, mais que tout, peut-être, les choisissait. Elles n'ont pas choisi leur nomination, ni leur geste symbolique initial : selon une version, elles étaient groupées au centre de la place, un agent de police les a fait circuler, elles commencèrent à marcher en rond, autour de la Pyramide [1]. Ni la « scène » de leur action-représentation : la place de Mai était située à côté des bureaux où elles étaient obligées de faire leurs démarches pour dénoncer les disparitions.

La place : espace vide autour duquel se développèrent la forme et l'histoire de la ville. À sa périphérie s'établirent les sièges du pouvoir militaire, le « fort » qui deviendra la « Maison Rose » ou présidentielle, et du pouvoir municipal, le *Cabildo,* l'Hôtel de Ville, qui a joué un rôle fondamental dans la Révolution de Mai, de 1810 : c'est de ses balcons que les « créoles » déclarèrent constitué le premier gouvernement autochtone et indépendantiste. La Pyramide, érigée en 1811, commémore la chute du vice-roi d'Espagne et de son pouvoir colonial. L'espace de la place est celui de l'histoire de la cité : là se fêtait la victoire des armes révolutionnaires, là se succédaient les fêtes *mayas,* les fêtes de mai, qui convoquaient toute la population de la ville, les riches et les pauvres, les adultes et les enfants; des défilés, des jeux, des divertissements de toute sorte exaltaient les idéaux de mai : la dignité des créoles, l'esprit de liberté et d'indépendance, l'orgueil des citoyens. (Souvent, devant le *Cabildo,* on exposait les cadavres des indigents, ou des exécutés par la Justice, pour éveiller la charité publique et obtenir des fonds pour les enterrer [2].) En 1813, les représentants du peuple réunis en assemblée abolirent les titres de noblesse, octroyèrent la liberté à ceux qui étaient nés de parents esclaves, supprimèrent l'Inquisition et firent brûler, sur la place, les instruments de torture [3]...

Mais l'espace de la place n'est pas seulement celui de la scène historique de la ville : il est encore celui de la scène originaire, celui de la fondation. Buenos Aires fut fondée deux fois. De la première tentative, il ne reste aucun vestige. C'était en 1536, quand Don Pedro de Mendoza, *el Adelantado* (littéralement : celui qui avance, qui porte en avant, qui marche en premier), et un millier d'hommes débarquèrent et fondèrent le village et le port de Notre-Dame-de-Bon-Air; ils étaient dévorés par l'ambition des richesses, ils rêvaient de la *Sierra de la Plata* (de l'argent), et du fabuleux Empire du roi Blanc, au Pérou, déjà conquis par

1. A. Martin, *Les Mères « folles » de la place de Mai,* Paris, Éd. Renaudot, 1988, p. 88.
2. Sur l'histoire de la ville et sa fondation, cf. *Buenos Aires. Historia de cuatro siglos,* J.L. Romero, L.A. Romero, Buenos Aires, Éd. Abril, 1983.
3. J.L. Romero, *Breve historia de la Argentina,* Buenos Aires, Éd. Abril, 1987, p. 67.

Extrait de la publication

Pizarro, un ancien porcher. Ils espéraient parvenir à ce royaume d'or et d'argent à partir de la côte atlantique, et établir ainsi une voie plus rapide vers la Métropole. Un an après, *el Adelantado* faisait marche arrière; malade, abattu, le corps rongé par les plaies du mal galique, il mourait en haute mer, alors qu'il retournait vers l'Espagne. Il avait laissé derrière lui, au port, un navire tout prêt à partir à sa poursuite, si la bonne nouvelle, la découverte d'or, d'argent ou de joyaux, parvenait enfin à ses compagnons. Il aurait alors trouvé, écrivait-il, « un peu de remède pour ses travaux et pour ses plaies [1] ». Soixante-dix hommes restèrent dans le village; les Indiens qui l'assiégeaient, les intempéries, les incendies, la faim, l'échec des récoltes les obligèrent à dépeupler la région. « La peine fut si grande, et tel le désastre de la faim, que les rats et les souris, les vipères et d'autres bestioles répugnantes ne suffisaient plus : les chaussures et les cuirs aussi, tout fut mangé », raconte Ulrico Schmidel, un des rares survivants. Trois Espagnols, pendus parce qu'ils avaient tué et mangé un cheval, furent dévorés la nuit par leurs propres justiciers [2]. De toute cette passion fondatrice, d'aventure, de richesse et d'inconnu, ne resta que ceci : quelques ruines, un mât avec une calebasse, contenant une lettre, adressée à personne, à celui qui pourrait la retrouver, qui indiquait la façon de poursuivre le voyage, en amont.

La deuxième fondation fut la bonne. En 1580, Juan de Garay partait d'Asunción (Paraguay) avec soixante-dix hommes, des *mancebos* (des métis, nés de mères indiennes et de pères espagnols). Il présida la cérémonie de la fondation de la ville : il coupa l'herbe, il donna des coups d'épée en l'air, pour signifier qu'il prenait possession non seulement de la terre, mais aussi de l'espace. Il nomma le rien qui s'étendait devant lui ville de la Trinité, et son port, Sainte-Marie-de-Bon-Air. Il traça le plan de la cité : l'espace de la place Majeure (qui deviendra la place de Mai), il signala le site du fort militaire, du *Cabildo* et de la cathédrale. Ainsi, l'acte même de la fondation, du tracé de la ville encore imaginaire, occupait l'espace vide de la place, que l'épée du fondateur venait d'ouvrir dans la terre et dans l'air : il convoqua les maires et les régisseurs, les autorités de la ville naissante, et tous ensemble ils y plantèrent le rouleau et l'arbre de la justice [3].

La place : espace ouvert, mais intérieur, qui se tient de lui-même; elle est le lieu de l'ouverture, où la ville vient se recueillir pour se souvenir d'elle-même. La place (le *forum*) ne conduit pas ailleurs. Elle ouvre la cité au ciel et à l'origine [4]. Presque naturellement, nécessairement, les Mères s'y retrouvèrent : la place de Mai, le site de la scène originaire de la ville, devint leur place, leur lieu propre. Elles

1. *Ibid.*, p. 54.
2. U. Schmidel, *Relatos de la conquista del Rio de la Plata y Paraguay, 1534-1554,* Madrid, Alianza ed., 1986.
3. R. Figueira, « Del barro al ladrillo », *in* J.L. et L.A. Romero, *op. cit.*, p. 101.
4. Sur l'espace de la place, cf. J. Dewitte, « Éloge de la place », *La ville inquiète, Le temps de la réflexion,* t. VIII, Paris, Gallimard, 1987, p. 150.

retracèrent le cercle des initiations; pas à pas, elles répétèrent l'acte fondateur. Elles réveillaient ainsi le principe de la cité, sa raison, pour l'opposer à la raison d'État et à sa violence. Devant les porteurs d'armes et leur aveugle volonté d'anéantissement, les porteuses d'images convoquaient les commencements, l'apparition de vie.

Récemment, la surface de la place avait été changée. On a aménagé, autour de la Pyramide, de nombreux parterres, des petits chemins. On a voulu remplir l'espace vide qui à plusieurs reprises avait été occupé par la foule immense (les concentrations ouvrières du 1er mai, convoquées par leurs idoles, Juan Perón et Évita, la madone des « sans chemise »). Et c'est encore là qu'eurent lieu les journées sanglantes de 1955, avec des centaines de morts et de blessés, lors du coup militaire qui renversa le général Perón.

Les Furies et les Grâces

Elles pensaient en marchant, chaque pas une pensée, pour l'enfant disparu, pour ceux qui ne pensaient pas; des pas dans l'impensé, pour faire reculer son horreur. Leur présence rituelle, furtive, précise, altérait la vie de la ville : elles étaient porteuses de l'étrange, qui désorganisait la familiarité des lieux. Elles présentaient l'absence, les absents : elles montraient leurs masques, leurs photos, leurs effigies. Elles marchaient pour arrêter l'oubli.

Les Mères appelaient, rappelaient ces morts qui ne meurent pas, les « disparus ». Ce terme fut une sorte de néologisme du vocabulaire politique latino-américain : il désigna, dans les années soixante-dix, la victime d'un de ces procédés de répression, qui devinrent, avec la torture et l'exil, une manière de gouverner des dictatures latino-américaines. L'opération se répétait, presque à l'identique : la nuit, plusieurs voitures sans immatriculation s'arrêtaient devant l'immeuble choisi; des hommes, souvent en tenue de ville, fortement armés, procédaient à *el allanamiento* (« l'aplanissement ») : ils pénétraient par la force, arrachaient la ou les victimes, terrorisaient la famille, saccageaient et volaient, et ils partaient avec leur butin, sans donner aucune explication. Les estimations sont variables. Les Mères ont dénoncé la disparition de trente mille personnes.

La répétition en rond de leurs pas, de leur pas-à-pas, réveillait dans la ville la présence d'une réminiscence, la mémoire comme un présent et une présentation. Elles représentaient la vieille scène du cortège funéraire, mais d'un cortège funéraire sans mort; elles présentaient l'absence des corps morts, le sépulcre vide; elles étaient l'absence du cadavre du fils.

Les Mères exhibaient, transgressaient l'intimité de la douleur en la rendant publique. Elles ne se retenaient plus au foyer : elles sortaient, dans leur *exodoi,* dans l'espace ouvert de la ville; elles prenaient place sur la place; elles se déplaçaient

Extrait de la publication

sur la scène de la folie publique, pour redevenir les gardiennes de la mémoire [1], comme des suppliantes endeuillées qui ne pouvaient pas accepter leur deuil. Elles semblaient réordonner les rapports de la ville et de la mort : elles n'admettaient pas la disparition des corps; si le disparu était encore vivant, il devait réapparaître en vie; s'il était déjà mort, elles réclamaient le corps pour l'enterrer. Elles rappelaient ainsi le droit des vivants à s'adresser aux morts et à la mort, le droit des morts à être commémorés par les vivants. Nouvelles Antigones, elles refusaient l'horreur, la monstruosité du cadavre sans sépulture; les corps morts de leurs enfants avaient subi l'outrage : mutilés et exposés à la corruption, ils risquaient le danger d'un double effacement, du corps et du nom propre. Les Mères, empêchées d'accomplir le rituel du deuil, conjuraient l'opprobre : visage par visage, prénom par prénom, elles faisaient proliférer les figures, les photos, les masques, les images, les pancartes; elles exorcisaient la terreur innommable des charniers, des fosses communes, des N.N., du *Nomen nescio* (« je ne sais pas le nom »); elles nommaient et montraient pour se défendre de l'image, entre toutes, insupportable : le cadavre sans visage et sans nom.

Leur ronde devenait une impossible oraison funèbre : elles appelaient leurs morts vivants, elles les remémoraient, elles refusaient l'oubli des êtres aimés et de leurs traces. Les Mères rappelaient que le dialogue avec les morts est un des lieux culturels constitutifs de la cité, et nécessaire à sa survie [2].

Attirées par le centre, maintenant vide, de la vie de la cité sans loi, elles ne voulaient pas le remplir, mais le vider encore : plus de mensonges, plus de « on ne savait pas ». Les Mères avançaient leur affirmation désespérée : leurs enfants étaient toujours vivants; accepter, même au bout de plusieurs mois, voire de plusieurs années, que disparition fût synonyme de mort, que le disparu fût un mort, sans que personne ne soit responsable de cette disparition dans la mort, cela équivalait pour elles à tuer, encore une fois, le disparu. Elles s'accrochaient follement, avec la force de l'hallucination, à leurs cris-consignes :

> Nous voulons nos enfants; qu'on nous dise où ils sont.
> En vie on les a pris, en vie nous les voulons.
> Apparition en vie.

« La place est le lieu où nous rencontrons nos fils », disaient-elles. « Aujourd'hui, quand je marchais sur la place, j'ai vu J... C'était incroyable, j'ai dû retourner, m'approcher de cette personne, pour me convaincre qu'elle n'était pas lui... » « Elle marchait sur le trottoir... " C'est elle ", me dis-je, mais elle ressemblait à une folle,

1. Cf. N. Loraux, *Les Mères en deuil,* Paris, Éd. du Seuil, 1990.

2. Sur le cadavre outragé, cf. J.-P. Vernant, *L'individu, la mort, l'amour,* Paris, Gallimard, 1989. Sur l'oraison funèbre et la cité, N. Loraux, « L'oubli dans la cité », *Le temps de la réflexion,* I, Paris, Gallimard, 1980.

Extrait de la publication

elle n'était pas tout à fait la même... Quand je me suis rapprochée, elle était partie [1]... »

Ces cris de douleur, devenus consignes, réclamation, exigence de justice, déchiraient le silence lourd qui, comme un couvercle, pesait sur la ville. Ces voix des femmes blessées se faisaient entendre malgré le bruit, la sonorité métallique, de la vocifération des chefs, omniprésente aux radios et à la télévision. Ils parlaient sans arrêt pour ne rien dire et pour faire taire. La répétition mensongère de l'histoire officielle vidait les mots de leur mémoire : ils devenaient des ombres, le vocabulaire d'une farce stridente. Les maîtres des morts et de la mort prétendaient encore devenir les maîtres des mots. Les cris fous de la langue blessée des Mères s'opposait à cette agonie, à ce dépérissement où risquait de sombrer la vie elle-même du langage.

Mères, elles ne l'étaient pas toutes : veuves, sœurs, filles, femmes se reconnaissaient et s'identifiaient dans ce lien corporel, matriciel, qui supporte tous les autres. Cette formation des mères, ces mères en foule semblaient grosses d'une terrible menace : en se tenant ensemble, elles évoquaient la violence de leur dispersion, la panique des Mères, l'épouvante du déchaînement des Érinyes vengeresses. Elles se liaient autour de la Pyramide qui, ainsi désignée, redevenait le monument funéraire, celui qui recèle le labyrinthe du secret de la mort et de sa mémoire.

Étaient-elles des Furies ou des Grâces? Multiples, nombreuses, proliférantes, elles étaient, pour les uns, une effroyable tête de Méduse, qui rappelait à la cité le meurtre, la mutilation, le sang versé, qui signalait, haineuse, les meurtriers d'enfants, les voleurs des morts. « Je n'ose pas aller à la Maison des Mères, que pourrais-je leur dire? » « Quand je les vois sur la place de Mai, je reste immobile... Elles sont des saintes, notre secours et celui de nos enfants », disaient les autres [2]. Ces Mères sans deuil, en colère, en furie, hallucinées : elles devenaient mythiques; elles réincarnaient une antique passion, première, originaire, à laquelle elles ne voulaient pas renoncer : celle de l'incarnation, celle qui les avait liées au corps de leurs enfants comme à leurs propres corps, la seule qui puisse aimer dans la chair de l'autre la sienne propre. Passion archaïque, du commencement, antérieure à la tendresse, forgée dans le corps à corps des corps, dans l'étreinte passionnée de la Mère et de l'Enfant. « Chaque mère à laquelle ils ont arraché son enfant est restée en état de grossesse pour toujours, et c'est cette grossesse qui me fait crier et demander justice. » Ou encore : « Ce sont nos enfants qui nous ont mis au monde [3]. » C'est la folie maternelle qui parle : les Soucieuses, les Soigneuses, les Séductrices,

1. M. L'Hoste, « La desaparicion : efectos psicosociales en Madres », *in* D. Kordon, L. Edelman, *Efectos psicologicos de la represion politica,* Buenos Aires, Éd. Sudamericana, 1986.

2. R. Bozzolo, « Acerca del lugar de las madres de Plaza de Mayo », *in* D. Kordon, L. Edelman, *op. cit.,* p. 101.

3. A. Martin, *op. cit.*

Extrait de la publication

les éveilleuses du « premier et du plus puissant des amours », réactualisaient dans l'hallucination partagée, dans leur commune présence, l'expérience trouble, transparente et opaque, mystérieuse, natale, de la grossesse et de la maternité [1].

« Pour chacun de nous le destin prend la forme d'une femme (ou de plusieurs) [2]. » Dans leur marche en rond, pas à pas, actuelles et intemporelles, présentes et spectrales, plurielles mais encore uniques, les Mères ont tracé et fondé leur place : elles sont devenues les femmes-sœurs du destin d'une cité.

EDMUNDO GÓMEZ MANGO

1. Sur la « folie maternelle » normale, cf. A. Green, « Passions et destins des passions », in *La passion, Nouvelle revue de psychanalyse,* n° 21, printemps 1980.

2. S. Freud, lettre à Ferenczi, juillet 1913; cf. le commentaire de W. Granoff, *La pensée et le féminin,* Paris, Éd. de Minuit, 1976.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Serge Boimare

L'INDIVISIBLE

« Diviser c'est partager une pute en deux. » Lorsque Didier annonce cela à haute voix à ses camarades de classe qui sont en train de peiner sur l'apprentissage de la division, les rires fusent, l'excitation et l'agitation prennent le dessus, réduisant à néant ce moment de silence indispensable à la réflexion, que j'avais eu tant de mal à instaurer dans ce groupe d'enfants difficiles. Je sens monter la colère et sans ménagement, je mets Didier à la porte. Il faut dire que depuis que nous avons abordé cette notion mathématique, toujours épineuse, qu'est la division, ce garçon m'énerve singulièrement. Je le sais capable de faire des échanges et des partages de billes de valeurs inégales, ce qui réclame une connaissance intuitive de la règle de trois. Je sais qu'il gère avec à-propos son argent de poche et lorsque je veux lui apprendre le sens et la technique de la division, je me heurte à une véritable fin de non-recevoir. De plus, ce blocage, qui prend toutes les allures d'un refus volontaire, semble être à la source d'une excitation qui l'amène à s'agiter, à me provoquer, à s'exhiber devant ses camarades qui n'en demandent pas tant pour arrêter de se concentrer avec effort.

J'estime avoir de quoi être en colère car Didier est en train de bafouer mon statut de pédagogue. Non seulement il refuse d'écouter mes explications mais, en affichant son insolence et son mépris, il piétine mon autorité, sème la révolte parmi les élèves et met en danger les règles qui régissent notre cadre.

Mais, passé ce premier mouvement d'humeur, il ne me reste plus que la réflexion pour ne pas sombrer dans le défaitisme ou l'épreuve de force vers lesquels ce genre d'enfants souhaitent nous entraîner. Les questions habituelles me viennent en tête. Pourquoi un enfant intelligent comme Didier n'arrive-t-il toujours pas à douze ans à se servir dans la classe des qualités d'astuce, de vivacité d'esprit qu'il montre par ailleurs ? En un mot, que se passe-t-il de mystérieux pour que le lien ne puisse se faire entre cette intuition empirique qu'il a de la division dans la vie et la maîtrise intellectuelle de cette opération ? Et que vient faire à ce moment précis ce fantasme bizarre, le partage d'une pute en deux ? Est-ce lui qui est responsable de ce désarroi ? Que peut-il bien signifier ?

Extrait de la publication

Reprenons les événements dans l'ordre chronologique : j'ai d'abord fait une leçon traitant de la technique de la division qui a duré une dizaine de minutes, puis j'ai proposé un exercice d'application, qui portait sur la division par deux. C'est au cours de ce temps où je voyais un moyen de vérifier l'impact de mes explications que Didier a brusquement arrêté sa recherche, a coupé le silence que j'avais imposé, s'est levé et s'est mis à dire très fort à l'intention de ses camarades et de moi-même : « diviser, c'est partager une pute en deux ». Il a éclaté de rire et m'a regardé avec beaucoup d'arrogance, attendant visiblement que je prenne position, sur ce débordement des règles qui permettent à notre groupe de fonctionner comme un lieu où l'on apprend. Sans attendre, j'ai pris Didier par le bras, je l'ai mis à la porte. Il a accepté cette mise à l'écart sans contester, il paraissait même soulagé.

Il semble bien que l'idée de partage contenue dans la division ait été à la source de ce dérapage inquiétant. Au lieu de s'en tenir à la représentation banale que j'avais proposée de cette opération qui consistait à imaginer le partage en deux parts égales d'un certain nombre de billes, Didier a été renvoyé, peut-être par les mots que j'ai utilisés pour donner mes explications, peut-être par la situation contenue dans l'exercice, à une scène très particulière, trop chargée affectivement pour laisser liberté à un fonctionnement de la pensée. Dans ce fantasme qui surgit brutalement et qui le submerge, il est question d'une femme convoitée par deux personnes entre lesquelles le partage est sans doute impossible, sauf si cette femme devient une pute. Même si je ne connais pas bien l'histoire de Didier, je ne peux m'empêcher de penser que cette femme ainsi diminuée, dévalorisée, qui peut être même mise en pièces par l'idée du partage, est sans doute sa mère. Si je me laisse aller à associer, j'imagine aussi qu'il doit être l'un de ces deux à qui cette femme ne se donne pas entièrement, qu'il en souffre et que cette frustration intense peut aller jusqu'à l'empêcher d'organiser sa pensée. Quel est ce rival qui aspire aux mêmes avantages impossibles, ou qui, en tout cas, empêche Didier de jouir de ceux qu'il croit devoir être les siens? Est-ce son père, son beau-père, un amant de sa mère, son frère, sa sœur...? je ne le sais pas et je ne le saurai sans doute jamais.

Mais la confrontation avec la division l'a renvoyé à des craintes de tout petit, à l'idée d'une perte irrémédiable, d'un abandon, d'une désunion, qui ont empêché le fonctionnement intellectuel et contre lesquelles l'excitation, l'exhibition, l'arrogance de la proclamation de ce fantasme l'ont protégé. Didier, qui n'est pas psychotique, n'a pas essayé de poursuivre une réflexion, d'étayer un raisonnement en y intégrant les bizarreries qui s'infiltraient dans son élaboration. En affichant à haute voix ce qui lui arrive, il transforme son inquiétude en objet de plaisanterie et garde ainsi l'illusion de liberté et de maîtrise de la situation; l'exercice est tourné en dérision, le maître est bafoué, et Didier obtient l'admiration de ses camarades pour m'avoir affronté et les avoir amusés.

Avant la prochaine entrée en classe, je vais m'arranger pour avoir une courte

1 *Incidences de la psychanalyse*
2 *Objets du fétichisme*
3 *Lieux du corps*
4 *Effets et formes de l'illusion*
5 *L'espace du rêve*
6 *Destins du cannibalisme*
7 *Bisexualité et différence des sexes*
8 *Pouvoirs*
9 *Le dehors et le dedans*
10 *Aux limites de l'analysable*
11 *Figures du vide*
12 *La psyché*
13 *Narcisses*
14 *Du secret*
15 *Mémoires*
16 *Écrire la psychanalyse*
17 *L'idée de guérison*
18 *La croyance*
19 *L'enfant*
20 *Regards sur la psychanalyse en France*
21 *La passion*
22 *Résurgences et dérivés de la mystique*
23 *Dire*
24 *L'emprise*
25 *Le trouble de penser*
26 *L'archaïque*
27 *Idéaux*
28 *Liens*
29 *La chose sexuelle*
30 *Le destin*
31 *Les actes*
32 *L'humeur et son changement*
33 *L'amour de la haine*
34 *L'attente*
35 *Le champ visuel*
36 *Être dans la solitude*
37 *La lecture*
38 *Le mal*
39 *Excitations*
40 *L'intime et l'étranger*
41 *L'épreuve du temps*
42 *Histoires de cas*
43 *L'excès*
44 *Destins de l'image*
45 *Les Mères*

À paraître à l'automne 1992

46

La scène primitive et quelques autres

Extrait de la publication

Les Mères

Goethe : « – Des déesses trônent dans la solitude,
Autour d'elles pas de lieu, encore moins de temps;
Ce sont les Mères

– Les Mères! Les Mères! Des Mères! – cela résonne si étrangement

– Qu'est-ce que ce mot que je ne peux entendre ? »

Freud : « – Breuer avait en main la clé qui aurait ouvert les portes des Mères mais il l'a laissée tomber. »

Textes de : PAUL-LAURENT ASSOUN, SERGE BOIMARE, PHILIPPE BORGEAUD, GENEVIÈVE BRISAC, MONIQUE BYDLOWSKI, CHRISTIAN CHOMIENNE, JEAN CLAIR, DOMINIQUE CLERC MAUGENDRE, JEAN COURNUT, FRANÇOIS FLAHAULT, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, MICHEL GRIBINSKI, LAURENCE KAHN, NICOLE LORAUX, CHARLES MALAMOUD, HENRI NORMAND, HÉLÈNE PARAT-TORRIERI, ADAM PHILLIPS, DANIÈLE SAINT-BOIS

et le seizième cahier de VARIA.

9 782070 726882 92-V A 72688 ISBN 2-07-072688-6 115 F
Extrait de la publication